

CALENDRIER CARNAVALESQUE

DE 1904.

BALS A L'OPERA.

- Fastivals, vend., 29 janvier.
High Priests of Mithras, lun., 1er février.
Kifs d'Obéron, jeud., 4 février.
Cousus, lun., 5 février.
Atlantéens, mar., 9 février.
Chevaliers de Momus, jeu., 11 février.
Equipe de Protée, lun., 15 février.
Equipe de Comus, mar., 16 février.
Ex. mar., 16 février.

TEMPERATURE

Du 14 janvier 1904

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Les Deux Grands Imbroglis.

Depuis quelque temps, depuis quelque jours surtout, les deux grandes questions qui préoccupent les deux mondes, celle de Panama et celle de l'Extrême-Orient, jettent l'inquiétude dans tous les esprits et tendent à aggraver singulièrement la situation.

Il y a, d'un côté, deux puissances formidables qui, ennemies depuis longtemps, se mesurent de près, font leurs préparatifs de combat et sont prêtes à se lancer, à chaque instant, l'une sur l'autre.

Si elles se trouvaient toutes deux seules dans l'arène et que la lutte ne s'engageât qu'entre elles, le Japon et la Russie, l'issue de la bataille ne serait pas un seul moment douteuse.

Il est évident que les sujets du Mikado, si patriotes, si bien organisés qu'ils soient, sont incapables de tenir tête à ceux du Czar.

Mais, à côté du Japon, il y a d'autres puissances qui sont profondément intéressées à son maintien, à son intégrité.

On a laissé la Russie progresser, comme elle l'entendait, et, sous un prétexte quelconque, envelopper presque tout le bloc asiatique. On en connaît maintenant les résultats; ils sont désastreux. La Chine n'existe plus que de nom, sur la carte. Tout le nord, tout l'ouest sont devenus Russes et ne veulent et font que ce que la Russie veut bien leur permettre de vouloir et de faire. Si l'Europe laissait le Czar écraser le Japon, c'en serait fait du bloc asiatique, et l'Empire indien de la Grande-Bretagne disparaîtrait bientôt.

De quelque façon que tournent les choses, l'inextricable situation actuelle ne peut se démentir que par une grande guerre à la

quelle prendront nécessairement part les premières puissances des deux hémisphères.

C'est là ce qui donne une importance si considérable à l'imbroglio russo-japonais.

Impossible au plus sage des hommes de prévoir ou d'en prédire les conséquences.

Les plus hardis penseurs en sont réduits à hasarder d'étranges conjectures, à croire que, de lutte en lutte, de révolution en révolution, l'Empire du globe finira par traverser l'Océan, pour venir s'installer dans le nouveau monde—triste perspective pour la vieille Europe, à laquelle, depuis des siècles, appartient l'hégémonie de l'humanité.

Les choses ne vont guère mieux de ce côté-ci de l'Atlantique. En une seule nuit, il s'y est produit la plus singulière des révolutions.

Un Etat qui appartenait à la Fédération colombienne a proclamé son indépendance et s'est constitué en République nouvelle, et il lui a suffi de quelques jours pour se faire reconnaître officiellement, non seulement par les Etats-Unis, mais par la plupart des grandes puissances.

Privée ainsi subitement d'un de ses états les plus actifs, les plus progressistes, la Colombie ne veut pas reconnaître l'indépendance de Panama et prépare des expéditions pour rentrer en possession de son ancienne souveraineté.

L'Union qui, en vertu des traités, est la gardienne des libertés publiques dans ces parages et qui est, de plus, chargée de la mise à exécution de la plus grande entreprise des temps modernes—la construction du canal isthmique ne laissera certainement pas se renouveler les troubles qui ont, récemment, agité ces contrées et qui n'ont ni pu empêcher d'autres résultats que d'ajourner indéfiniment l'exécution de la mission dont elle est chargée.

De là des menaces de guerre entre la Colombie et les Etats-Unis. Mais ce ne sont là que de vaines menaces qui ne peuvent être suivies d'aucun effet, attendu que la Colombie est frappée d'une faiblesse irrémédiable, d'une impuissance radicale.

La seule pensée d'une lutte entre la toute puissante Union et la toute faible Colombie fait sourire. Ajoutons que la Colombie a commis la faute impardonnable de susciter les antipathies du monde entier.

Il ne lui reste qu'un parti à prendre pour éviter la ruine, et non l'insuccès: se démettre de ses ambitions et se soumettre à la nécessité.

Automobile dévorée par les autruches.

On sait le goût effréné des autruches pour tous les objets brillants et la voracité qui leur permet d'avaler sans inconvénient les objets les plus durs. Le général Théodore Brump, de Colorado Beach, en Californie, vient, raconte le "Velo", d'en tirer une singulière expérience.

Trois amateurs d'automobile, le général fait fréquemment le trajet de sa maison de campagne à la ville; mais alors il est poursuivi par de nombreuses autruches qui rattrapent facilement à la course sa voiture et, s'acharant à coups de bec après elle, arrachent tous les morceaux métalliques, écrous, boulons, crochets, qu'elles avalent glougloument.

Un jour, elles sont arrivées à défoncer une boîte de fer-blanc qui contenait du pétrole et elle en ont bu le contenu. Après chaque voyage, le général est

obligé de faire faire à sa voiture de nombreuses réparations.

Aussi, à bout de patience, il a fini par tenter une action en dommages-intérêts contre les éleveurs d'autruches, propriétaires de ces animaux qui lui causent tant de dégâts.

Grande Assemblée Démocratique.

La Salle de l'Artillerie Washington sera, ce soir, un lieu de rendez-vous populaire; les citoyens favorisant la candidature du juge N. C. Blanchard aux hautes fonctions de gouverneur de l'Etat y seront nombreux, assurément, car nous voici à la veille de l'élection primaire, cette épreuve d'où sortira le sentiment populaire nettement exprimé.

Les deux candidats se sont livrés à une campagne active, mouvementée; ils ont parcouru l'Etat dans tous les sens, ont harangué les foules partout; et, toutes choses considérées, le succès de M. Blanchard nous paraît assuré. Sans nier le mérite et la haute valeur morale de son concurrent, le juge Blanchard, lui aussi, est un homme d'une valeur incontestable et dont on ne saurait attaquer le caractère. Il a rempli les mandats les plus élevés avec une distinction qu'on se plaît à reconnaître; et celui que ses amis veulent lui confier sera rempli avec la même distinction si, comme tout l'indique, la journée de mardi prochain lui est favorable.

Quatre orateurs se feront entendre à la réunion de ce soir; le juge N. C. Blanchard le sénateur Murphy J. Foster, M. Charles J. Théard et M. W. S. Parkerson, tous orateurs de talent.

La disparition de la rage.

Sommes-nous à la veille de voir disparaître complètement la rage de la grand-ville et même de notre pays, comme il est arrivé en Angleterre? écrit un chroniqueur parisien. Sans recourir à la réglementation draconienne de ce dernier pays, la police, par ses rafles incessantes de chiens errants, est parvenue à des résultats fort satisfaisants.

«Nous n'avons eu, déclare-t-on à la Fourrière, à Paris, aucun cas de rage à constater, pendant le mois dernier, parmi les chiens et les chats soumis à l'examen.»

«Pourtant, nous avons visité 21 chiens et 4 chats, et nous avons autopsié 12 chiens et 4 chats, la plupart de ces animaux étant soupçonnés de rage... sans aucun titre, d'ailleurs.»

«Nous avons déjà pu enregistrer précédemment qu'aucune personne n'était morte de la rage à Paris, pendant l'année dernière. Nous arrivons maintenant à ce résultat éminemment rassurant: la constatation qu'aucun des animaux déambulant au travers de nos rues n'est enragé.»

«Il faut espérer que les mesures de police sanitaires appliquées dans la grand-ville seront étendues, dans les limites possibles, au pays tout entier, et que nous constaterons un jour la disparition absolue de la rage.»

Par le Bosphore.

Constantinople, Turquie, 14 janvier.—Deux grands navires de la flotte volontaire russe portant des troupes ont franchi le Bosphore aujourd'hui, en route pour l'Extrême-Orient.

THEATRES.

OPERA.

Depuis quelque temps, plusieurs artistes de notre troupe d'opéra souffrent d'écroulements et de maux de gorge causés sans doute par les changements subits de température dont notre climat est coutumier. Il serait donc injuste de les juger trop sévèrement, car il est assez difficile de chasser convenablement quand on n'est pas en possession de tous ses moyens. Néanmoins, le spectacle d'hier soir a été très intéressant, et il est de toute justice de féliciter les artistes qui y ont pris part et qui nous ont fait passer quelques heures très agréablement.

Le rideau s'est levé sur "Cavalleria Rusticana", "La Traviata" a fait suite à l'opéra de Mascagni.

Demain soir, trentième soirée d'abonnement, "Faillasse", "Cavalleria Rusticana" et la "Navarraise." De quoi satisfaire les plus exigeants, n'est-ce pas?

Dimanche en matinée, à 2 heures, "Cendrillon."

Le soir, à sept heures, il y aura un spectacle très varié se composant de "La Fille du Régiment", charmant opéra comique en deux actes de Donizetti; et de "La Marseillaise de Charley", comédie en trois actes de M. M. Ordonneau et de Brandon Thomas. Il est certain que tous les amis du théâtre d'opéra se rendront en foule au théâtre dimanche soir pour voir "La Marseillaise de Charley", est digne de son titre. Espérons, au moins, qu'elle ne fera pas trop rougir en public.

Nous aurons, dans un très bref délai, le plaisir d'entendre "La Tosca" de Puccini. C'est une œuvre de génie dans laquelle abondent de ravissantes mélodies. Le livret en est tiré du drame de Sardou, dont on connaît les péripéties étonnantes et la grande valeur littéraire. Nous reparlerons prochainement de cet opéra.

Mardi prochain, reprise de "Messaline," opéra d'Isidore de Lara, dont le rôle principal sera tenu par Mme Bressler-Gianoli.

Jeuvi prochain, reprise de "La Bohème," de Puccini.

BUSIARIE ROYAL.

TULANE.

Double et irrésistible attraction, cette semaine, au Tulane, grâce à l'engagement de W. Crane, un de nos meilleurs artistes dramatiques américains; et à la mise en scène des "Spencers", un des drames les plus corsés du répertoire moderne.

Il y aura, matinée samedi.

CRESCENT.

"A Hot Old Time" est, depuis longtemps, une comédie très populaire à la Nouvelle-Orléans; elle l'est, cette année, plus que jamais, grâce à la haute valeur de la troupe actuelle.

GRAND OPERA HOUSE.

Il y avait foule, hier, comme à l'ordinaire, pour applaudir le drame héroïque "Sergeant James". M. Lonergan y est superbe dans son rôle de Sergeant James, et toute la troupe le seconde avec autant de zèle que de succès.

NEWCOMB.

"Sapho", telle est la grande attraction de la semaine, au théâtre de M. Fourton.

Miss A. Treat Hunt y déploie des qualités rares, dans le rôle de Fanny Legrand, comme M. Preston dans celui de Jean Gausin.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Les équilibristes Cordia et Maud, John et Emma Kay, Hines et Remington, Lew Wells, Hal Godfrey font en ce moment la fortune de l'Orpheum. Leurs exercices et leurs scènes comiques obtiennent un succès fou et font toujours salle comble.

MOTS POUR RIRE.

La réponse du hussard. Pendant la guerre d'Espagne, la discipline la plus stricte et le respect des propriétés avaient été mis à l'ordre du jour, même le respect des bascs-cours.

Or, un capitaine entendit un jour un bruit guttural, que son oreille exercée reconnut à l'instant pour le dernier soupir d'une poule étranglée par une main inexpérimentée. Il se retourna vivement et aperçut un vieux hussard en train de glisser le corps du délit dans sa sabretache.

—Hussard, s'écria-t-il, avancez à l'ordre!

—Me voici, mon capitaine, dit celui-ci, en mettant une main à son colback et en collant l'autre sur la tête de sa victime.

—Pourquoi avez-vous tordu le cou à cette poule?

—Mon capitaine, elle m'a provoqué en me regardant d'un air insolent, et quand il s'agit de faire respecter l'uniforme du régiment... saut!

Le capitaine se mordit les lèvres pour réprimer un sourire.

—Allons, passe pour cette fois, mais n'y reviens plus, hussard!

—Mon capitaine, quand vous recontez ces poules, je vous ordonne de baisser les yeux.

Taupin et Boireau achevèrent de dîner au restaurant. Le garçon apporte l'addition.

—Sapristi, dit Taupin, il y a une erreur de cinq francs.

—Faut réclamer, observe Boireau.

Mais, c'est en moins.

—Oh! alors ne disons rien, le patron renverrait le garçon!

Nouvelles rassurantes.

New York, 14 janvier.—Un personnage important, un conseiller privé, assure, télégraphie le correspondant du "Herald" à St-Petersbourg, que les nouvelles de l'Extrême-Orient sont tellement favorables que tout danger immédiat de guerre semble écarté.

L'avenir dépendra des demandes du Japon, étant donné que certaines parties de la réponse russe sont seules acceptables.

Dans l'attente le ministère des affaires étrangères exposera aux puissances étrangères son impuissance d'accorder le droit de commerce libre promis dans la Mandchourie avant que l'ordre et la sûreté soient rétablis. L'optimisme et le contentement sont constatés dans le pays aujourd'hui.

Détresse épouvantable.

Chicago, 14 janvier.—Une dépêche de Port Arthur, Manitoba, à l'"Inter Ocean" dit qu'un Indien arrivé dans cette ville fait un récit horrible des souffrances endurées par des membres de sa tribu au nord du lac Nipigon.

Il raconte qu'une famille indienne affamée a mis à mort une jeune squaw et l'a mangée.

Son histoire est corroborée par trois négociants blancs qui sont arrivés après lui.

Un train chargé de vivres a été expédié immédiatement à l'est.

Deux constables sont partis aussi pour faire une enquête sur le meurtre.

La flotte asiatique.

Washington, 14 janvier.—Le département de la marine a reçu un message annonçant que les croiseurs protégés New Orleans, Albany, Cincinnati et Raleigh ont quitté Guam aujourd'hui pour rejoindre le reste de la flotte du contre-amiral Evans à Cavite.

A GUANTANAMO.

Guantanamo, Cuba, 14 janvier.—Les croiseurs américains Minneapolis, Columbia et Yankee et le navire école Hartford sont arrivés aujourd'hui à Guantanamo.

Le contre-amiral Wise est parti immédiatement avec le Minneapolis et le Columbia pour Cuba, pour consulter les autres amiraux au sujet des troubles de Saint-Domingue.

Le Hartford fait du charbon à la partie pour Saint-Domingue dès que ses soutes seront remplies. Le Yankee restera à Guantanamo pour le moment.

Soulèvement en Chine.

Hong Kong, Chine, 14 janvier.—On annonce un soulèvement sur la ligne de chemin de fer de Hankow à Canton. Quatre mille coolies ont pris part au désordre.

Le consul des Etats-Unis a télégraphié au ministre Conger.

L'opinion des fonctionnaires anglais.

Londres, 14 janvier.—Ce soir, après avoir lu la réponse du Japon à la dernière note de la Russie, les fonctionnaires du ministère des affaires étrangères d'Angleterre déclarent qu'ils ne font que pousser davantage la crise dans une voie sans espoir.

Les avis reçus au ministère font craindre que la Russie n'accepte pas les demandes réitérées du Japon.

L'insurrection de l'Uruguay.

Buenos Ayres, Argentine, 14 janvier.—D'après une dépêche de Montevideo, Uruguay, le général Muniz, avec 2500 soldats du gouvernement, a été forcé de battre en retraite entre Nice Perez et Santa Clara, à cause de la supériorité numérique des révolutionnaires.

On dit que plus tard le général Muniz a démissionné sous prétexte qu'il souffrait d'une maladie de cœur.

On s'attend à ce que le ministre de la guerre, Vasquez, prenne le commandement suprême des forces du gouvernement de l'Uruguay.

Les troupes du gouvernement ont été battues le 11 janvier à Paso de Toros.

Elles ont eu 25 hommes tués et 45 blessés.

Bill approuvé.

Havane, 14 janvier.—Après un long débat, le Sénat a approuvé hier soir le bill autorisant le président Palma à augmenter comme il le jugera convenable les droits de douane jusqu'à concurrence de 30 pour cent des droits actuels.

Le bill adopté par la Chambre hier sera maintenant soumis au président Palma.

Corps retrouvé.

Londres, 14 janvier.—Une dépêche reçue aujourd'hui au ministère de la guerre du major général Egerton commandant le Somaliland et les troupes expéditionnaires, annonce que l'on a trouvé percé d'une lance le corps du capitaine l'hon. Thomas Lister, le fils et l'héritier de Lord Ribblesdale.

Le général Egerton avait fait part de l'absence du jeune homme après l'engagement récent entre les Anglais et les troupes du Mad Mullah.

NOUVELLE LOI.

Mantille, 14 janvier.—L'acte interdisant l'importation de toute pièce d'argent qui n'est pas garantie par l'or a été adopté aujourd'hui. Les membres de la commission ont été hautement félicités d'avoir si complètement satisfait aux demandes des commerçants à cet égard.

An tribunal de La Haye.

Rome, Italie, 14 janvier.—Signor Pierantoni, consul de l'Italie dans l'affaire vénéto-italienne, a reçu au nom du ministre de l'intérieur de Russie, président du tribunal d'arbitrage, l'invitation de se trouver à La Haye le 26 février prochain.

Le tribunal rendra sa décision à cette date.

Mouvement diplomatique au Vatican.

Rome, Italie, 14 janvier.—Le transfèrement de Mgr Dibilmonte, nonce du Pape à Bruxelles, à Vienne et la nomination de Mgr Caputo à la nonciature de Bavière ont été annoncés aujourd'hui.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit Par PIERRE SALES PREMIERE PARTIE

Quand le petit vapeur se trouva au milieu de l'embouchure de

la Seine, en un endroit où, au tant qu'ils avaient pu en juger au milieu des ténèbres, ils avaient failli se perdre la veille, les marins de la "Françoise" eurent un petit frisson, et le vieux Jules osa dire au patron: —Hein, capitaine... tout de même, hier... —Ah! tu sais toi, fiche-moi la paix!...

Mais cette fois, la brusquerie du patron était pleine de bienveillance.

Et son regard se leva vers la terrasse verdoyante où se distinguait la blancheur de la petite chapelle et, en avant, le père Grenèche qui s'était dépeché de remonter et leur faisait de joyeux signes. Tout l'équipage de la "Françoise" répandit à son adieu; et le Boutu le contempla encore un long moment, ainsi que le fait de la chapelle, sous lequel son imagination lui faisait revoir le perché, le petit pitié... et le cher bercan....

Puis son regard tomba sur le groupe des femmes, sur l'enfant qui avait beaucoup crié pendant l'embarquement, mais que le mouvement de la mer rendormait. Et toujours, après, tendrement admiratif, était le petit Claude. Le Boutu eut envie, deux ou trois secondes, d'arracher le gamin de là, sous prétexte qu'il devait étouffer la fillette. Mais c'était été bien ridicule; elle s'était mise à dormir si délicieusement! Pour la première fois, il

commença à se dire qu'il n'était pas toujours juste envers ce petit. Et quoiqu'il n'eût jamais fait grande psychologie, il en déduisit aussitôt la raison en lui-même: c'est qu'il souffrait affreusement de sentir sa race s'affaiblir en lui, qu'il en était humilié et que c'était vraiment trop cruel que le bonheur d'avoir un enfant leur fut refusé, à eux dont la vie avait toujours été basée uniquement sur le devoir, l'honneur et, dans toute la mesure où ils le pouvaient, la bonté.

Maintenant enfin, cette joie sance leur était envoyée,—pas absolument celle qu'il avait tant rêvée, mais une autre, peut-être plus intense parce qu'elle n'était pas aussi sûre et dont le mystère leur avait la plus pénétrante douceur et lui inspirait une étrange fierté.

Un enfant que l'on crée, que l'on met au monde, c'est vous qui lui avez imprimé ce fardeau autant que ce présent de la vie... Tandis que rien ne l'obligeait à se charger de cette petite inconnue, rien ne le forçait à lui donner son amour, très grand déjà... Chaque fois qu'il la contemplait dans les bras de sa femme, il avait les larmes aux yeux. Il en éprouva un peu de honte, lui, un homme! Et, se croisant les bras, il se mit à marcher sur le pont, de son vieux air bourru d'autrefois.—Qu'on n'allât pas se figurer qu'une amé de

femmelette était entrée en lui, parce que, à la mairie, il avait si fortement tremblé au moment où il annonçait que... jusqu'à nouvel ordre... et tant enfin qu'on n'aurait pas de renseignements plus précis sur cette demoiselle... ils s'en chargeaient, lui et sa femme...

—Voilà!... A moins, François, avait-il ajouté, d'une voix qu'il essayait vainement de rendre plaisante, que ça ne te déplaise?... Elle ne lui avait répondu que par un regard d'indigne reconnaissance, comme si c'était bien lui qui lui avait donné cette chose; et, dans ce regard, il y avait tout l'élan, l'épante, le baiser fou qu'elle n'osait pas lui donner en face de tous ces hommes. Les âmes, heureusement, n'ont pas de ces pudeurs; et, par leurs yeux, un instant, ils avaient échangé toute leur tendresse, cette tendresse un peu particulière, commencée dès l'enfance entre enfants du même sang. Car ils étaient cousins,—cousins de stérilité! prévoyaient déjà vieux encoles et vieilles tantes et leurs parents qui s'opposaient tous au mariage de Grégoire et de sa cousine François.

Mais on ne résistait guère à un entêté comme Grégoire, qui ressemblait, du reste, à s'y méprendre, à un oncle du temps de la Révolution, appelé Grégoire aussi et qui, pour une histoire d'amour contrarié, quitta le Ha-

vre où jamais on ne le revit. C'était une façon de grand homme pour la famille que ce grand oncle car il était devenu le "second"—"l'alter ego" et même l'associé, disait-on,—du célèbre corsaire méridional Lazzun d'Aprémont qui causa tant de ravages, sous Napoléon Ier, à la marine anglaise. On prétendait, de reste, que ce Lazzun d'Aprémont, étant aussi pirate que corsaire, ne regardait pas beaucoup à la nationalité des bateaux qu'il soulevait et que tout lui était de bonne prise pourvu qu'il y eût à prendre; mais enfin, c'était une des gloires de la France, et leur Grégoire Le Boutu, une petite gloire aussi, puisqu'il avait partagé toutes ses aventures. Le grand-père du capitaine Le Boutu prétendait même qu'il aurait dû partager aussi sa fortune; et il y avait eu, à ce propos, plusieurs tentatives de procès, qui n'avaient jamais abouti à un jugement, par suite de l'habileté avec laquelle se dérobaient à toute procédure l'héritier du grand corsaire.

Et, de cette fortune, dont les titres avaient bercé l'enfance de Grégoire, il n'avait jamais recouvré qu'une chose, un très beau portrait du grand oncle, un pastel de Lawrence, qui lui était arrivé, trois années auparavant, dans les circonstances les plus bizarres, sans un mot d'explication, sans même un avis d'envoi.

"Allons! c'est toujours ça!" avait-il dit avec la philosophie d'un sage, à qui la fortune n'apportait pas un grand surcroît de bonheur. Et quand il bourlinguait dans sa salle à manger, il aimait beaucoup à contempler cette rude figure, dont il était l'image vivante—avec cette dif férence cependant que tout, en lui, respirait la droiture la plus rigoureuse, tandis que l'ancêtre avait toutes les adresses dans l'avancée du menton, la courbure du nez et tentes les effronteries dans ses petits yeux.

Ce devait être un fameux chenapan; disait parfois Grégoire avec son tranquille sourire; et mieux vaut, après tout, que nous n'ayons rien eu de l'argent amassé par ces deux forbans.

Franchement, il aimait mieux la mémoire du Le Boutu, dont le nom se trouve dans les premiers parcheminés du Havre, très simplement, du reste, au milieu d'une liste d'hommes de mer qualifiés de "vaillants et hardis," et dont la mémoire est conservée aussi sur un vitrail soléglais. Et ensuite, c'est très souvent qu'on les nomme encore dans l'histoire du Havre, ces Le Boutu, qu'il s'agisse de sauvetage, d'aventureux voyages, avec, de temps en temps, la course à l'Anglais. Tous, sauf le corsaire, méritant l'estime de leurs concitoyens, respirant l'honneur comme la brise de mer.

Aussi, quelle humiliation, et

quelle fureur, chez Grégoire Le Boutu, lorsque, quelques années auparavant, cette honte était tombée sur eux, de sa belle-soeur, devenant enceinte, à Paris, et mettant au monde un enfant, dont elle se refusait, avec ce doux entêtement qui était sa caractéristique, à faire connaître le père!... "Ah! la guesse! l'hyprocrite!... la sainte n'y touche!"... Même des mots plus grossiers!... Lui, dont le langage était toujours si respectueux vis-à-vis des femmes, et alors des brutalités terribles contre cette gamine, qu'il avait un peu élevée, les parents de Catherine étant morts comme elle n'avait guère qu'une douzaine d'années. Et il n'aurait pas demandé mieux que de garder sa belle-soeur jusqu'à son mariage. Mais cette jeune personne, sous son aspect de grande douceur, avait un très net esprit d'indépendance; et se sachant à peu près sans fortune, elle avait entendu se créer une situation, pour n'être pas à charge à sa mère, avait passé, avec d'excellentes notes, l'examen des postes; et un emploi lui étant déigné à Paris, elle l'avait accepté tout de suite, malgré toutes les objections de son beau-frère.

Et c'est loin d'eux qu'elle s'était perdue, sans jamais vouloir leur donner, même à François, d'autre explication que ces quelques mots: —J'ai aimé, mes pauvres amis